

emportent le colonel à l'ambulance, les autres se chargent du sergent. La blessure de Ghesquière réclame un pansement immédiat ; le petit sergent refuse de se laisser toucher. Le chirurgien insiste, menace, et, entr'ouvrant la tunique du blessé, découvre la poitrine d'une femme !

Histoire merveilleuse ! qui ne détonne pas cependant et qui surprend à peine dans ce concert extraordinaire d'énergie héroïque que firent écho les guerres de la Révolution et de l'Empire. Le sergent Bourgogne, cet obscur et véridique témoin du grand drame de la retraite de Russie, a remarqué à maintes reprises la force morale des plus humbles cantinières : " Je les ai vues, dit-il, supporter avec un courage admirable toutes les peines et les privations auxquelles elles étaient assujetties. Il y en a même qui faisaient honte à certains hommes qui ne savaient pas supporter aussi bien l'adversité avec courage et résignation."

SOUVENIRS HEROIQUES DE L'ANNEE TERRIBLE

L'affreuse tentative de la Terreur, employée comme système de gouvernement, ne s'est plus renouvelée depuis la Révolution. Le XIXe siècle n'en a pas moins connu des jours bien sombres, qui fourniraient encore plus d'un chapitre à l'histoire héroïque des femmes. Pendant l'année tragique, notamment, elles ont prodigué, sous toutes les formes, les trésors de leur dévouement.

Nous n'avons pas à raconter ce que furent, grâce à elles, les ambulances de Paris assiégé. Mais jusque dans l'action, jusque sur le champ de bataille, l'héroïsme féminin s'est fait admirer. A Compiègne, une institutrice, Mme Louise de Beaulieu, qui s'est engagée comme cantinière, est blessée. Elle rentre dans Paris, y installe à ses frais une ambulance pendant la Commune et est assez heureuse pour sauver de l'incendie l'Hôtel des Ventes et la mairie du IVe arrondissement ; elle reçoit un peu plus tard, du général de Cissey, la médaille militaire.

A Châteaudun, parmi les héros de la défense, il faut citer une femme. Mlle Laurentin Proust, qui, au péril de ses jours, approvisionne de munitions les défenseurs de la ville, postés derrière les barricades. Dans les Vosges, une femme, Mlle Lix, se fait capitaine de francs-tireurs. A Strasbourg, pendant le bombardement, le point de mire des Allemands, c'est le bureau des télégraphes. La position y paraît intenable : la receveuse, Mlle Weick, en dépit du danger de chaque jour, de chaque minute, n'en reste pas moins à son poste, travaillant jour et nuit, expédiant les dépêches, jusqu'à ce que son appareil soit brisé et le dernier fil coupé.

Mais il y a plus, et, si l'on écrit quelque jour l'histoire de la France coloniale ou des Français à l'étranger, pendant les dernières années du XIXe siècle, il y faudra encore faire une large place à la bravoure des Françaises.

Le 12 mai 1883, la mission catholique d'Hanoï était attaquée par 300 Pavillons-Noirs. Une Française, Mme de Beire, qui demeurait à quelque distance, en est avertie d'une façon tragique : sa propre demeure est tout d'un coup traversée par un boulet. D'ailleurs, elle est elle-même menacée : une bande d'assaillants se répand autour de la case et la cerne en la criblant de coups de fusil par toutes les ouvertures. Mme de Beire parvient cependant à s'échapper, à rejoindre la mission, et là, se multipliant, risquant mille fois sa vie, elle ne quitte les blessés qu'elle s'occupe à panser que pour aller au dehors, sous la pluie des balles, chercher, avec des munitions, l'eau destinée à rafraîchir le canon des fusils.

Aussi bien cette femme admirable avait-elle déjà fait ses preuves. Quelques jours auparavant, elle avait, revolver au poing, forcé à rebrousse chemin quatorze coolies chargés de munitions qu'ils portaient aux Pavillons-Noirs.

Le retour de circonstances analogues devait, de nos jours, susciter de semblables bravoures. Lorsqu'en 1900, les ambassades et légations européennes établies dans Pékin eurent à se défendre contre les attentats des Boxeurs, combien d'exemples d'héroïsme féminin n'a-t-on pas signalés ! Celui de Mme la baronne d'Anthouard, soignant les blessés, suivant sous le feu des ennemis les enterrements des victimes, celui de Mme de Rosenthorn, femme d'un diplomate autrichien, mais qui, mêlée volontairement aux défenseurs de la légation de France, n'abandonnait de temps en temps son poste d'infirmière que pour aller travailler de ses mains à l'édification et à la défense des barricades.

" RASSUREZ-VOUS, MONSIEUR, MA FEMME, VOUS DEFENDRA "

Enfin, comment passer ici sous silence la jeune femme, la jeune mère, dont le nom glorieux restera, dans l'histoire, uni au souvenir des événements qui désolèrent l'Arménie à la fin de l'année 1895 ?

La ville de Sivas, en Anatolie, fut un des centres du massacre. La France avait là comme consul un jeune homme, un jeune chef de famille, M. Maurice Carlier, qui était venu s'y établir peu de mois auparavant avec sa jeune femme, et qui y avait vu naître son fils. La conduite de M. Carlier fut admirable. Bravant la mort violente, les embûches, le poison, on peut dire qu'il fut, au milieu d'une population affolée, la grande puissance morale et tutélaire en laquelle s'incarnèrent, pendant ces jours terribles, l'énergie et la générosité françaises. Mais à sa gloire, celle de Mme Carlier demeure associée.

Aux premiers bruits d'un mouvement possible, aux premières menaces, le consul fit ce que tous eussent fait à sa place :

" Ma petite, dit-il à sa femme (c'est elle-même qui nous a rapporté l'entretien), écoute la consigne : tu pars demain avec Jean."

— Ah bah ! et pourquoi ?
— Parce que l'on va se battre et que, si je dois me battre au gouvernement, je ne lui dois pas celles de ma femme et de mon Jean-Jean."

" Je me suis mise à rire : — Moi, je ne vois pas si noir que toi, et puis je te réponds que rien au



Mme CARLIER A CHEVAL.—Femme du consul de France à Sivas lorsque éclatèrent, en 1895, les massacres d'Arménie, Mme Carlier, au milieu d'une population en pleine effervescence, rivalisa avec son mari de bravoure et de sang-froid. Son héroïque conduite lui a valu, en 1903, la croix de la Légion d'honneur.

monde ne me fera m'éloigner quand tu crois qu'il y a du danger."

Huit jours après : Ca approche, écrit Mme Carlier. On s'est tué aux environs, dans les villages. Aussi, je presse Maurice d'organiser sans retard notre défense. Lucie et moi emplissons de sable des sacs pour boucher les fenêtres. Puis Panayoti (l'un des serviteurs du consulat) m'a fait une cible dans le jardin et m'apprend à tirer à la carabine et au pistolet. Lui, ça lui va assez de sentir la poudre ! Moi, les premiers coups, je détournais la tête, si bien que j'ai failli lui tirer dans la figure ; maintenant, je ne tire pas trop mal."

La bonne humeur, le sang-froid sont les vraies garanties d'une énergie sérieuse et qui ne doit pas se démentir. M. Carlier pouvait avoir désormais confiance en celle de sa femme. Un jour, c'est le lendemain de la journée la plus terrible, du massacre proprement dit qui, dans Sivas seulement, a coûté la vie à 1,200 personnes, le consul à qui l'on a annoncé que les Pères Jésuites et les Soeurs de Saint-Joseph sont sains et saufs, veut aller s'en assurer par lui-même. Les Pères et les Soeurs demeurent dans un quartier très éloigné : l'absence de M. Carlier pourra donc être d'assez longue durée : c'est à sa femme qu'en partant il confie la défense du consulat.

" Pendant toute l'absence de Maurice, écrite-elle, je reste à la fenêtre d'en haut, surveillant les soldats qui traînent devant la maison leurs bottes crevées et leurs pantalons à jour. Passe le Vali (le gouverneur turc de la place), très escorté, qui, en souriant, me salue de la main, pendant que ses officiers me saluent du sabre :

" Comment, madame, vous avez consenti à ce que le consul s'éloigne ? Vous reconnaissez donc que mes Turcs ne sont pas dangereux ?

— Non, dis-je en montrant le revolver, quand on a cela, pas dangereux !

" Le Vali ne sourit plus : il s'éloigne en m'assurant qu'il va mettre l'ordre en ville."

On comprend dès lors ce mot, l'un des plus simples sans doute et des plus admirables que l'histoire puisse enregistrer, dit par M. Carlier à un fonctionnaire indigne du consulat, qui, pris de terreur, refusait de s'armer lui-même et suppliait le consul de demeurer :

" Rassurez-vous, monsieur, ma femme vous défendra ! " Le gouvernement français vient de décorer Mme Carlier de la Légion d'honneur. Nul ne s'étonnera de voir briller sur la poitrine d'une telle femme " l'étoile des braves ".

Avec les événements d'Arménie ou d'Extrême-Orient, nous touchons au seuil même du XXe siècle. Force nous est bien d'arrêter ici cette histoire de l'héroïsme féminin. Ne craignons rien, pourtant : cette histoire se continuera. A travers les siècles nous n'avons cessé de trouver égale à elle-même l'âme de la femme. Les événements de l'avenir nous demeurent cachés, mais nous savons bien qu'ils n'épuiseront pas cette inépuisable réserve de dévouement, de tendresse et d'énergie.



LOUISE LA BOUQUETIERE.— Dans l'armée improvisée qui surgit sous la Révolution pour la défense de la patrie en danger, les femmes eurent leur place. L'artiste a représenté ici l'une de ces héroïnes qui appartenaient souvent aux conditions les plus humbles.

QUELQUES CONSEILS

NETTOYAGE DES LIVRES. — Un livre taché d'huile ou de graisse est un livre perdu. Placez dessous la tache et dessus un buvard imbibé d'éther, et repassez avec un fer chaud. La tache disparaîtra.

CHAUSSURES ET CEINTURES EN PEAU BLANCHE. — Pour entretenir les chaussures d'enfants, en peau blanche, il suffit de les nettoyer avec du savon et du lait, et de les essuyer immédiatement, afin de les avoir bien séchées. Le lait empêchera le vernis de durcir et de se fendiller, comme cela arrive souvent.

LAVAGE DES RIDEAUX EN DENTELLE. — Ce lavage se fait avec beaucoup de soin dans une lessive, sans tordre les rideaux, que l'on laissera égoutter après les avoir rincés à l'eau claire ; après quoi, on les empesera dans de l'amidon épais qui aura bien bouilli, et auquel on aura ajouté un peu de borax. Ne tordez pas davantage l'amidon que la lessive, mais exprimez-le en appuyant sur les rideaux roulés en paquet. Ceci fait, faites balayer minutieusement le parquet d'une pièce ; celle-ci est-elle tendue d'un tapis cloué, ce n'en sera que mieux. Etendez alors sur le parquet un drap de lit sur lequel vous étalerez les rideaux, en ayant soin d'épingler doucement les bords de votre drap de lit, comme cela se pratique pour une toile à miettes. Proprement exécuté, ce travail donne un excellent résultat, et les rideaux ont meilleur aspect séchés ainsi que repassés.

Si l'on ne veut pas avoir recours au procédé de l'étendage au drap de lit, un cylindrage fait avec soin suffira.

EFFICACITE RECONNUE

Le BAUME RHUMAL est le remède le plus efficace et le moins coûteux pour les affections de la gorge et des poumons.